

Dans la même collection

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspector Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, ***Signé Fornax.***

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, ***Spymaster vs Blackspider.***

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

NOIRCEUIL / LIA, ***Trilogie lia.***

L'ARCHITECTE



Pierre Laurendeau

 'Architecte

Sous la Cape

1. Le Projet

Deux événements, heureux en apparence, venaient de bouleverser la vie plutôt tranquille de Chloé et de Pierre: Chloé avait fait un héritage inattendu et Pierre avait vendu, dans de très bonnes conditions, la start-up informatique qu'il avait créée trois ans auparavant. Ils se retrouvaient donc, lui à 36 ans elle à 32, libres de leur temps – au moins pour quelques années. Ils commencèrent par voyager, en Europe, en Amérique. Adeptes de la randonnée, ils s'offrirent de jolis treks dans les îles Lofoten et les Rocheuses canadiennes. Ils firent des rencontres agréables, des amitiés se nouèrent. Ils organisèrent des dîners, des soirées photos. Le temps passa vite.

Un matin, Pierre – qui préparait ordinairement le petit déjeuner – resta au lit. Chloé s'inquiéta:

- Tu n'es pas malade?
- Non, je viens d'avoir une idée! s'exclama-t-il.

Il se leva d'un bond, faisant couiner le matelas à eau, et embrassa fougueusement Chloé.

- Sommes-nous heureux?

Chloé fit semblant de réfléchir.

– Eh bien, si j'en crois un récent sondage, il semble que nous fassions partie des 5 % de la population française qui s'estime heureuse sans restriction.

- Sans restriction? En es-tu sûre?

– Là, tu m'inquiètes! fit Chloé, faussement alarmée.

– D'après les mêmes statistiques, 57 % des Français sont propriétaires de leur résidence principale, et cela contribue à une part importante de leur bonheur.

Chloé le regarda, surprise :

– Mais, tu as toujours dit que le statut de locataire était le meilleur que l'on puisse rêver! Selon toi, il s'agit d'une rétribution pour un service qui te libère des contraintes de la propriété foncière: taxes, entretien, variation de la cote immobilière. Tu répètes à longueur de journée que tu ne veux pas te mettre une coquille sur le dos, être libre de quitter cet appartement – où nous vivons depuis huit ans d'ailleurs! –, cette ville, que tu adores...

Chloé et Pierre habitaient à Paris un bel appartement sur le faubourg Saint-Antoine, que leur louait un architecte qui avait su tirer parti de deux studios dont il avait enlevé la cloison séparatrice.

Pierre la coupa :

– Je sais, je sais tout cela. Mais c'était *avant*...

– Avant quoi? demanda malicieusement Chloé qui, elle, se voyait très bien en propriétaire de pierres et de Pierre.

– Eh bien, avant notre changement de statut financier. Nous avons désormais un patrimoine important et il est conseillé de diversifier ses avoirs. Pour l'instant, c'est la charmante Madame Dumont, notre banquière, qui s'occupe de tout cela et la diversification dans la pierre ne fait pas partie de ses priorités.

– Tu penses donc qu'il serait temps...

– ... de devenir propriétaires, oui!

Chloé sauta au cou de son mari. Elle-même avait beaucoup réfléchi à la question. Et, connaissant les positions de principe de Pierre, n'avait pas osé aborder le sujet.

Après un petit déjeuner hâtif, ils se précipitèrent vers les vitrines des agences immobilières. C'était le printemps, Paris semblait une ville neuve. Quand ils levaient la tête, les immeubles haussmanniens et les anciens ateliers du faubourg prenaient des airs de décor pour film sentimental.

«Appartement idéal pour jeune ménage. 44 m². Trois pièces. À rafraîchir. 400 k€.»

Ils se familiarisèrent avec la syntaxe et le vocabulaire si poétiques des agents immobiliers. «Idéal pour jeunes» signifiait : bas dans la gamme, mais haut dans les étages – sans ascenseur ; 44 m² comprenaient les toilettes et le débarras infâme sur le palier. «À rafraîchir» : tout à refaire.

Ils s'effarèrent des prix. Du moins Pierre, qui n'avait jamais envisagé de «diversification» de ses avoirs jusqu'à ce matin-là. Chloé, mieux au fait de la spéculation immobilière, poussait de petits soupirs d'exaspération à chaque visite, autant pour la mufferie des bonimenteurs immobiliers que de la candeur un peu trop naïve de Pierre, qui s'étonnait.

– Enfin, c'est insensé ! Nous louons 1 500 euros (ce n'est pas donné, je te l'accorde) un appartement de 62 m², que nous trouvons idéal. Nous n'allons pas déménager dans un taudis, sous prétexte qu'il sera à nous.

Après cette première journée au front, le couple se replia sur ses bases. On y fit des calculs d'artillerie, des plans de bataille et on chiffrà le potentiel d'investissement. Il apparut vite qu'à moins de s'expatrier dans une banlieue indéterminée, ils ne pourraient devenir propriétaires d'un appartement sensiblement identique au leur, sauf à y consacrer une part si importante de leur récent patrimoine qu'ils devraient reprendre l'un et l'autre une activité laborieuse – ce qui n'était pas encore au programme. Pierre souhaitait en effet prolonger la pause bienvenue (après neuf ans de création de sociétés dont seule

la dernière avait été profitable) par une période de réflexion sur une autre diversification patrimoniale : la création d'une nouvelle entreprise ; quant à Chloé, qui avait exercé pendant dix ans la comptabilité dans une société d'import-export, elle se voyait bien en associée-gérante de la future start-up de son inventif mari.

L'un et l'autre ne voulaient donc pas reprendre le collier immédiatement. Ils avaient pris goût aux voyages, la nature les attirait – la montagne surtout, où ils séjournèrent volontiers été comme hiver.

– Si on en parlait à Jean-Serge ?

Jean-Serge était l'architecte qui leur louait l'appartement. Ce joyeux célibataire était devenu, au fil des années, un ami sincère de ses deux locataires, irréprochables à tous égards. Un dîner fut organisé, auxquels furent conviés également Anne-Laure et Gabriel, rencontrés au Cap-Vert lors d'un trek Atalante, qui avaient déjà vendu et acheté plusieurs appartements, toujours au meilleur moment et au meilleur endroit.

Le dîner fut très amical. Anne-Laure et Gabriel, que l'on pourrait qualifier de pros de l'investissement immobilier, s'apprêtaient à revendre un 90 m² près de la rue Mouffetard pour acheter un 120 m² dans le XX^e, l'arrondissement « qui montait », comme le disait en souriant Anne-Laure. Un délice de loft accroché au Télégraphe.

– Et dire qu'on a commencé par un studio de 13 m² à Montmartre, s'émerveillait Gabriel, avec l'eau et les toilettes sur le palier !

Jean-Serge, tout en admettant qu'il regretterait d'aussi rares locataires, encouragea Chloé et Pierre à franchir le pas.

– C'est le bon moment pour vous. La trentaine entrepreneur, un patrimoine disponible et des envies de changement de vie. On ne pourrait rêver plus propice !

Gabriel et Anne-Laure les incitèrent à migrer vers le XX^e. Pas question, trancha Chloé : le XI^e, voire le XII^e, sinon rien. Ils aimaient leur quartier. Le marché d'Aligre tous les matins. Les petits restos de la rue de Cotte. L'Iris noir, le libraire de la rue Trousseau.

– Ça y est, rigola Jean-Serge, vous êtes atteints du syndrome parisien : « Mon village, sinon rien ! »

Le reste de la soirée fut consacré à un débat animé sur les « droitistes » (ceux de la rive droite de la Seine, qui se déplacent en évitant de franchir le moindre pont) et les « gauchistes » (les autres, qui procèdent de même pour éviter de poser un pied sur la rive droite). Jean-Serge était un « gauchiste » convaincu, et il fallait toute l'amitié qu'il portait à ses locataires pour accepter d'aller si loin en terre étrangère. Il avait hérité d'une vieille tante les deux studios qu'il avait rassemblés et, pour rien au monde, il ne voudrait y habiter – bien que l'appartement fût plus vaste et mieux orienté que celui qu'il occupait rue Galande. Anne-Laure et Gabriel s'apprétaient à trahir la rive gauche mais, nomades dans l'âme, ils n'éprouvaient aucunement ce curieux phénomène de latéralisation urbaine dont semblent souffrir bien des Parisiens. Mais, « droitistes » ou « gauchistes », tous étaient unanimes pour condamner les espaces indéfinis qui cernaient la capitale : passé le périph', c'était *no man's land*.

Ce fut Jean-Serge qui lança, en manière de boutade :

– Et pourquoi ne vous installeriez-vous pas dans les Alpes ? Si j'ai bien compris votre projet de nouvelle société, même s'il est encore balbutiant, vous n'avez pas de contrainte de lieu ?

Anne-Laure et Gabriel se récrièrent. Urbains totaux, à part leur trek annuel qu'ils vivaient un peu comme une perversion, ils ne pouvaient pas même imaginer que l'on puisse vivre ailleurs qu'à Paris : la province comme ses habitants consti-

tuaiet une sorte de décor aimable piqueté de personnages pittoresques. Quant à la montagne, s'ils en appréciaient une fois par an la solitude désertique, c'était pour mieux raffermir leur horreur spontanée de la nature et de ses occupants. Jean-Serge était plus nuancé dans ses sentiments. Parisien depuis l'âge de quinze ans, quand il avait suivi un père fonctionnaire appelé au ministère de l'Aménagement du Territoire, il était resté à la capitale pour suivre ses études d'architecture et, finalement, y travailler au sein d'un cabinet ayant pignon sur rue (c'est le moins, pour des architectes!). Mais il convenait volontiers se ressourcer dans sa ville natale angevine, où il conservait de nombreux amis. «Et la Loire, précisait-il en manière convenue, est un fleuve *réellement* royal.» Aussi sa proposition «alpine» ne correspondait ni à ses goûts propres ni à un syndrome montagnard, qui atteint parfois les gens des plaines – comme la tentation planéaire peut obséder certains Genevois. Non, c'était dit en toute spontanéité, pour le plus grand profit de ses amis.

– Et pour la somme envisagée, au lieu d'un type 2 parisien de 50 m² rue des Abbesses, vous pourriez disposer d'un chalet de 150 à 200 m²! De quoi héberger votre activité professionnelle, vos amis et, pourquoi pas, créer un gîte ou une chambre d'hôtes.

Gabriel et Anne-Laure hochèrent la tête, atterrés. «Chalet», «gîte» avaient pour eux la même résonance que «lupanar» ou «bordel» pour une couvée de jeunes carmélites.

– Vous ne pouvez pas faire ça! gémissaient-ils ensemble.

Leur désarroi était si sincère que Chloé et Pierre éclatèrent de rire.

– Rassurez-vous, nous n'en sommes pas là! Et quand bien même il nous prendrait la fantaisie de nous installer dans les Alpes, nous conserverions certainement un pied-à-terre parisien.

Le lendemain, ce fut Chloé qui se réveilla la première. Le soleil perçait les rideaux et appelait à une journée de randonnée immobilière.

« Spacieux rez-de-chaussée. Espace commercial réhabilité. Très clair. » Traduction : une ancienne boulangerie hâtivement reconvertie en T2, donnant sur une cour arrière lépreuse avec un soupirail par où devait filtrer, les beaux jours, un rai éphémère.

« Nation. Tous commerces. Potentiel énorme. » Ça, pour les commerces, l'annonce n'avait pas menti. Cet ancien local de stockage était en effet coincé entre une supérette chinoise aux parfums exotiques, un Franprix et un magasin de bricolage. Le potentiel, lui, s'avéra riquiqui.

« Ledru-Rollin. Immeuble de pierre. Sixième étage. Vue dégagée. » L'annonce ne précisait pas qu'il n'y avait pas d'ascenseur et que le sixième et dernier étage devait bénéficier d'une vue dégagée à condition d'en retirer la toiture.

Jour après jour, le couple heureux de futurs propriétaires, Monsieur et Madame Cinquante-sept-pour-cent comme ils s'appelaient par autodérision, perdait de son enthousiasme. Mais ils avaient appris à lire entre les lignes, à éviter les agences tout-venant, à repérer les quartiers attractifs. Seulement, chaque fois que le coup de cœur était au rendez-vous, la raison leur faisait décliner l'offre, toujours au-delà de leur quotient de diversification patrimoniale. Bien sûr, avec un emprunt, ils pouvaient franchir le seuil du haut de gamme – par le bas, néanmoins. Et qui dit emprunt dit activité régulière, et il n'en était pour l'instant pas question.

Un second dîner fut organisé, mais sans Anne-Laure ni Gabriel. Jean-Serge apporta une bouteille de layon, élaboré par un ami de jeunesse à Rablay.

– À Angers, vous trouveriez sans problème une maison avec jardin... C'est une ville agréable, la verdure y déborde, les gens sont accueillants. L'offre culturelle y est diversifiée et le tissu économique local dynamique.

– Tu parles comme un prospectus, là! rigola Chloé.

Jean-Serge sourit.

– Un peu, c'est vrai. Mais j'aime vraiment ma ville. Et pour vous qui appréciez la montagne, les coteaux du Layon ce n'est déjà pas si mal.

Il brandit sa bouteille comme un trophée. Et versa le nectar ambré (autre cliché) dans les verres.

– Si je vous parle d'Angers, ce n'est pas sans arrière-pensée. Notre cabinet a remporté là-bas un concours pour une Maison de l'Innovation. C'est un projet ambitieux, sans doute trop pour la taille de la ville, mais on peut difficilement raisonner des élus: dès qu'une cité voisine se lance dans un chantier pharaonique, il faut qu'ils aient le leur...

Il baissa le nez.

– Et c'est ce qui nous fait vivre, nous autres archis, la commande publique. Parce que, côté privé... Bien sûr, on rêve tous de construire la maison idéale, pas celle du facteur Cheval mais une œuvre qui laisse une trace tangible de notre talent... Dans le cadre d'un marché public, les contraintes sont tellement fortes qu'il est difficile de s'exprimer pleinement. Bref, sans m'y installer complètement, je vais passer deux ou trois ans dans ma ville natale et je m'en réjouis d'avance.

– Et cette «arrière-pensée» que tu évoquais, demanda Pierre.

– Lors d'un de mes derniers séjours, j'ai repéré un terrain idéalement situé, en périphérie du centre-ville, dans un quartier agréable, près d'une ancienne caserne récemment transformée en zone résidentielle. Le site n'est pas simple, car adossé à un ressaut de schiste ardoisier, mais

sa configuration même rend le pari architectural stimulant!

Chloé le regarda, stupéfaite.

– Ce que tu proposes, c'est de nous construire une maison!

– Euh... C'est une idée comme ça, qui m'a traversé la tête.

Pour un budget sensiblement équivalent à un type 3 parisien.

– Je ne doute pas de tes compétences ni de ton talent, intervint Pierre. Mais Angers, qu'irions-nous y faire?

– Encore une fois, c'est une idée en l'air. Certes, j'ai envie de construire «ma» maison, de réaliser mon œuvre, et j'ai fantasmé sur vous, mes chers amis, que je risque de perdre en tant que locataires et que je rêverais d'avoir pour clients.

Jean-Serge était devenu rouge. Il se leva en hâte, prétextant un rendez-vous matinal le lendemain et quitta ses hôtes après un bref au-revoir.

Après son départ, Chloé et Pierre ne parlèrent pas de l'étrange proposition de l'architecte: construire une maison, pour eux, mais dans une ville inconnue qui, a priori, ne présentait pas d'attrait particulier pour qui n'en était pas originaire. Ils évoquèrent les croquis que Jean-Serge leur montrait de temps à autre, soit qu'il s'agît de projets personnels le plus souvent, soit qu'un client privé s'adressât au cabinet dans le but de faire construire. Malheureusement pour lui, aucun projet n'avait pu aboutir, même si l'un avait obtenu un prix d'architecture et un autre utilisé, en partie et anonymement, par le cabinet dans le cadre d'un ensemble plus vaste. Jean-Serge, très certainement frustré, avait-il fixé sur le couple toutes ses aspirations à une reconnaissance publique?

L'été s'annonçait sec et ensoleillé. Chloé et Pierre décidèrent de quitter Paris pour le Briançonnais, où l'un de leurs amis, qui se prénomme également Pierre, et sa femme venaient

d'ouvrir un gîte sur les hauteurs de la Durance. Ariane et Pierre les avaient informés qu'un voisin désirait séparer sa grande maison pour en vendre une partie déjà transformée en appartement indépendant. Un pied-à-terre idéal, précisaient-ils, enthousiastes.

Ils arrivèrent le 20 juillet à la gare de Mont-Dauphin, où Pierre vint les chercher. Quelques kilomètres séparaient la gare du chalet; par une route sinueuse et parfois vertigineuse, ils parvinrent à un nid d'aigle en balcon, à cinq cents mètres au-dessus de la Durance; en fond d'écran, comme aimait à le dire le Pierre haut-alpin, les principaux sommets du Queyras voisin étalaient leurs pentes dénudées et, pour les plus hautes cimes, encore enneigées. Chloé et Pierre furent séduits tout de suite par l'endroit – et par la construction neuve qui abritait l'appartement et le gîte de leurs amis.

– Vous nous aviez caché cette merveille! s'enthousiasma Chloé, en embrassant Ariane qu'elle n'avait pas vue depuis deux ans au moins.

– Ç'a été toute une aventure, répondit son hôtesse.

– Un parcours du combattant, précisa Pierre. Mais laissez vos bagages dans la chambre d'amis. Nous allons vous faire visiter les lieux.

La chambre, dans les tons vert Véronèse, était spacieuse et ouvrait sur une grande terrasse, plein sud. Les vacanciers furent ensuite conviés dans la pièce commune dont les baies vitrées semblaient précipiter la demeure dans le paysage au point que l'observateur ne pût savoir où se situe la frontière entre le monde extérieur et l'intérieur. Chaque pièce qu'ils visitèrent avait été conçue pour son usage et pour son occupant; les finitions étaient remarquables en tous points. Partout, des ouvertures dessinaient de véritables tableaux, aussi variés que le cadrage qu'ils cernaient du paysage alentour.

L'été battait son plein et, pourtant, les pièces étaient fraîches et agréables. La terrasse servait à la fois aux repas des occupants du gîte, quand il y en avait, et favorisait, par une conception en niveaux, l'isolement pour le bain de soleil ou les discussions amicales. Au rez-de-jardin, Ariane avait aménagé son bureau, en prise directe avec la nature pour laquelle elle éprouvait une véritable passion fusionnelle, tandis que Pierre avait installé le sien en mezzanine de la grande pièce; par des fenêtres en meurtrière, il disposait d'une vue imprenable sur la Durance.

– Ouah! c'est génial, s'exclamèrent les Parisiens.

– Cela fait un an que nous habitons ici, et on ne s'en lasse pas. Notre architecte a vraiment fait du sur-mesure pour nous.

– C'est vrai qu'il a créé une maison exceptionnelle. C'est quelqu'un d'ici?

– Non, c'est un ami parisien. Nous vous le présenterons, si vous voulez.

– Bonne idée! pouffa Chloé... Mais attention! Jean-Serge risque de nous faire une vraie scène de jalousie.

Chloé expliqua qui était Jean-Serge et l'étrange proposition qu'il leur avait faite.

– Nous n'avons aucune intention de nous enterrer dans une ville de province: Paris, ou la montagne! déclara, péremptoire, Pierre.

Pierre et Ariane, qui nourrissaient également pour la montagne une passion commune et ancienne, avaient décidé de quitter Paris pour s'installer dans ce coin perdu du Briançonnais où ils avaient acheté dix ans auparavant un petit chalet, désormais relié à la nouvelle construction par un sas et utilisé comme gîte. Au fil de leurs séjours, et au gré des saisons, ils avaient de moins en moins supporté l'hiatus entre

la grande ville tourbillonnante, stressante, et la vie paisible de la montagne. Pendant le repas du soir, Pierre et Chloé leur firent part de leur nouveau statut financier, qui leur permettrait non seulement d'acquérir un pied-à-terre mais également de se fixer quelque part...

– Et pourquoi pas ici? dit Pierre.

– Pourquoi pas, en effet, répondit l'autre Pierre en riant. Mais nous sommes tout de même très urbains, tu sais. Je ne nous vois pas vivre à cent pour cent dans un lieu isolé.

– Surtout que l'hiver, enchaîna Chloé, vous devez avoir de la neige? La route n'est pas coupée?

– La commune est très vigilante et l'employé très efficace! dit Ariane. C'est rare quand nous restons bloqués plus d'une journée; et avec des équipements adaptés, la circulation en voiture...

– Tu oublies, la coupa Pierre en riant, que nos amis parisiens, si je me souviens bien, n'ont pas leur permis – ni l'un ni l'autre.

– Ah... évidemment, c'est rédhibitoire pour une installation ici, sourit Ariane. Sauf à vivre en autarcie, ou à compter sur les voisins, tous très serviables, pour vos déplacements.

– Ce qui n'est pas un handicap insurmontable pour un pied-à-terre: il y aura toujours quelqu'un prêt à descendre à Mont-Dauphin pour aller vous chercher.

Pierre et Ariane, durant leur vie parisienne, avaient connu plein de gens non motorisés; la plupart de leurs amis, en fait, des CSP+, n'avaient ni voiture ni permis. Eux-mêmes n'en possédaient pas à Paris, mais ils avaient fait l'acquisition d'une Fiat Panda 4x4, qu'ils utilisaient sur place quand ils venaient dans le Briançonnais. Et ils avaient eu la prudence de passer leur permis jeunes. Tandis que la discussion embrayait sur l'automobile et ses mythes, son fétichisme masculin et ses

troubles rapports à l'inconscient collectif, le soleil se couchait sur le Queyras, nimbant de rose les hauts sommets qui accrochaient les derniers rayons du jour.

– On dirait l'Atlas marocain! s'exclama Chloé, qui avait fait un trek avec Zig-Zag, une agence de voyages éthique, dans la vallée des Aït Bouguemez, mais sans Pierre, à l'époque à fond dans le développement de sa start-up. C'est à cette occasion qu'elle avait rencontré Ariane et l'autre Pierre et s'était liée d'amitié avec eux. Pierre avait été victime du mal des montagnes au sommet du M'Goun, qui s'était providentiellement calmé grâce aux granulés de coca de Chloé. «Je suis malade dès que je franchis 4100, avait-il avoué au guide. Je pensais qu'à 4070, je tiendrais le coup!» Dans la descente, ils firent plus ample connaissance et découvrirent, surtout les filles, qu'ils partageaient bien des choses.

– Oui, c'est vrai... Cela donne envie d'y retourner, n'est-ce pas?

Chloé lança un clin d'œil complice à Ariane. Pierre, le Parisien, s'était demandé au retour de Chloé si une idylle brève et discrète ne s'était pas nouée entre l'autre Pierre et sa compagne, voire entre les deux femmes et peut-être entre les trois trekkeurs, isolés dans le Haut-Atlas marocain et partageant la même tente. Bien que Chloé se mît à rougir merveilleusement lors de ses discrets sondages, il ne parvint jamais à savoir et cette configuration amoureuse était demeurée comme un ciel de lit dans une chambre aux murs flous: un tableau à la fois cru et estompé où les corps de sa femme et de ses deux amants potentiels se mêlaient en un délicieux et douloureux réseau de chair, qui alimentait toujours ses rêveries les plus torrides.

– Hum... Mais ici, pas de nuit sous la tente ni de mulets pour porter les bagages. Si vous voulez randonner, c'est charge comprise, sourit le Pierre haut-alpin.

À la nuit tombée, Pierre et Ariane invitèrent leurs amis parisiens à partager un bain de minuit dans le spa qui dominait le potager. Pierre le Parisien essaya de surprendre à la lueur incertaine des LED aux couleurs changeantes qui tapissaient le fond du spa, quelques furtives caresses échangées à la faveur des bulles... Mais le bouillonnement relaxant eut raison de ses soupçons; il ferma les yeux et se laissa aller aux bienfaits de l'hydro-massage.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Pierre et Chloé reprirent la discussion sur leurs projets immobiliers aussi multiples qu'incertains: un pied-à-terre dans ce quasi-paradis avait de quoi séduire les plus réticents, mais sans voiture, que faire? Et si loin de Paris. Par ailleurs, il était inenvisageable pour eux d'acquérir en même temps un pied-à-terre et un logement principal: il leur faudrait rester locataires, ce qui en soit ne posait pas de problème, sauf à modifier l'objectif de diversification patrimoniale.

Pierre les emmena chez son voisin, un homme charmant, qui avait longtemps vécu en Afrique et passait une partie de l'année dans les Hautes-Alpes, le reste du temps à Paris. Il venait de finir d'aménager la partie de sa maison dont il souhaitait se séparer: le logement qu'il leur fit visiter avait de nombreux atouts pour une résidence secondaire. Quand il apprit que les amis de Pierre et Chloé ne conduisaient pas, il partit d'un grand rire franc:

– Ce n'est vraiment pas un inconvénient. Ici, vous trouverez toujours quelqu'un qui a besoin de descendre. Moi-même, je me rends presque chaque jour chez Lacour, le bistro près de la gare, boire mon café et acheter le journal!

~~De retour au gîte, Pierre et Chloé discutèrent entre eux: ils~~